

Développement et VIH : de cause à effets

Mathieu Verboud

Journal du sida

En séance plénière, Josef Decosas a fait une intervention remarquée sur le thème "Sida et développement". A la fois cause et conséquence d'un manque de développement, le sida est pour lui un "indicateur d'un développement social inégal ou déséquilibré". Josef Decosas, bon connaisseur de la question du sida dans les pays pauvres (1), va développer cette idée à partir d'une difficile synthèse des acquis de la recherche dans ce domaine, grâce à un questionnement rigoureux et argumenté sur un certain nombre de pseudo-évidences, tel le fait de savoir si l'épidémie joue effectivement un rôle de frein dans le processus de développement.

Pourquoi 15 % des adultes en Ouganda sont-ils atteints contre 0,15 % au Danemark ? Cet écart ne peut pas être attribué aux seules différences de comportements sexuels. D'autres facteurs sont en jeu, d'ordres biologique (existence de MST non traitées), culturel (différence d'âge entre partenaires sexuels) et structurel (migrations). Ils montrent que le déficit de développement est un marqueur de la progression de l'épidémie. L'histoire de la construction du barrage d'Akosombo au Ghana, dans les années 60, est riche d'enseignements sur le lien entre développement, migrations et sida. Les travaux du barrage, les énormes déplacements de population occasionnés ont favorisé une prostitution massive. Au plan local, cette prostitution a entraîné une réelle

prospérité économique ; elle a, ensuite, été à l'origine d'une diffusion particulièrement forte du VIH, puis, finalement, d'une stagnation économique, lorsque les prostituées, malades, ont cessé de travailler. Aujourd'hui, la prostitution n'est plus une stratégie de survie chez les jeunes femmes de la région, et la prévalence du VIH, chez ces femmes, est similaire à ce qu'on observe ailleurs dans le pays. "Il est difficile d'établir le mécanisme d'association entre les questions de développement et le VIH", en conclut Decosas, surtout quand "les causes et les conséquences sont séparées l'une de l'autre par une génération".

D'autres exemples existent en Asie, qui montrent l'impact d'un "développement industriel parfois inégal et prédateur" sur les mouvements migratoires pour des populations jeunes déstabilisées par l'apparition d'une économie monétarisée. Ces exemples montrent que l'impact du (sous-)développement sur le VIH est tout sauf mécanique. Pour Decosas, éloigné des analyses parfois sommaires sur la mondialisation économique et le positionnement de la Banque mondiale face à l'épidémie, ce sont les modes de développement choisis qui permettent de comprendre la dynamique de l'épidémie.

Un impact sélectif

Le VIH a-t-il un impact sur le développement ? Cette question n'a de sens que si cet impact est mesurable, si l'on dispose d'instruments de mesure comparables pour d'autres fléaux et si la décision politique tient compte, de manière rationnelle, de tout cela. Selon Decosas, "rien de tout cela n'est établi". Et d'expliquer que ce n'est qu'avec le recul du temps qu'on a pu apprécier le rôle de la peste dans la chute du féodalisme, puis de la syphilis dans le déclin de l'aristocratie et l'apparition de la bourgeoisie marchande de l'ère victorienne. Parler d'ores et déjà de dévastation économique causée par le sida serait donc abusif, ou pour le moins prématuré. Decosas cite les travaux d'économistes de la Banque mondiale en Afrique (Mead Over en Tanzanie, Jill Armstrong en Ouganda) et leurs difficultés à mesurer de manière significative l'impact macroéconomique du sida. Dans une recherche menée dans 51 pays, d'autres chercheurs n'ont pas trouvé d'impact mesurable du sida sur le taux de croissance du PNB.

Par contre, l'épidémie peut, dans certains cas, avoir un impact macroéconomique positif, "ce qui ne devrait pas surprendre", pour qui connaît l'effet de relance économique des guerres. Pour mieux apprécier l'impact du sida sur le développement, d'autres approches existent. Au travers de l'analyse microéconomique, au niveau des foyers, des chercheurs mettent en évidence une dégradation du ratio producteur-consommateur, une féminisation de la pauvreté et une inéquité croissante dans la distribution de la richesse qui sont, selon Decosas, "parmi les effets les plus significatifs du VIH sur le développement". Les études sectorielles, menées par la FAO, montrent l'impact sélectif de l'épidémie selon les types de systèmes agraires. L'analyse de l'évolution de l'Index de développement humain (IDH) du PNUD, qui conjugue les indicateurs économiques avec d'autres variables (niveau d'éducation, espérance de vie à la naissance, etc.), est un nouvel outil pour apprécier l'impact du VIH sur le développement. En Zambie, un pays de forte prévalence, des études ont montré une réduction de 20 % de l'IDH, du fait de l'épidémie, par rapport aux prévisions. "Au vu des taux de progression estimés de l'IDH, cela correspond à un recul de dix ans dans le développement.

"Eu égard aux relations complexes entre les modes de développement économique et social et le sida, "il nous faut accepter que les réponses élaborées face au sida tiennent compte de l'expérience accumulée dans la pratique du développement". Cela suppose de tempérer notre désir d'une réponse globale et unifiée face au sida, dans la mesure où le développement ne se conçoit pas partout de la même manière. Pour Josef Decosas, chaque pays est en fait maître des décisions à prendre, qu'il s'agisse d'acheter des mines anti-personnel ou des préservatifs. "Aucun bailleur de fonds extérieur ne peut changer les priorités d'un tel gouvernement."

Références :

1. On peut lire ses plus récents articles dans le numéro "Spécial Afrique" du Journal du sida, juin-juillet 1996.